Plancher-Valcour, Philippe
Alexandre Louis Pierre
La folie chinoise

PQ
2019
P65F6

LA

FOLIE CHINOISE,

OU

KOKOLI A CAPRA,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

A GRAND SPECTACLE.

MÊLÉ DE CHANTS ET DE DANSES,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaieté, le 2 pluviose an XIII.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat; galerie du Théâtre Français, nº. 51.

AN XIII. (1805.)

PG
2019
P65F6

PERSONNAGES.	ACTEURS.
KOKOLI.	M. *Ribié.*
Mad. KOKOLI.	Mme *Joigny.*
HIA-TSIN, gouverneur de Capra.	M. *Rivière.*
IDAMÉ, fille d'Hia-Tsin.	Mlle *Maucassin.*
ZAMTI, favori d'Hia-Tsin.	M. *Cam. S. Aubin.*
ILI-KAN, amant d'Idamé.	M. *Marty.*
AZURINOS, généalogiste.	M. *Paschal.*
UN ENVOYÉ.	M. *Melchior.*
LOULOU, chef des Sauvages.	M. *Révalard.*
LILI, sa fille.	Mlle *Sophie.*
UN SAUVAGE.	M. *Lafitte.*
Une vieille Sauvage.	Mme *Désarneaux.*
Une Plaideuse.	Mme *Quidor.*
Le neveu de la Plaideuse.	M. *Lafitte.*
Deux Huissiers.	M. *Genest.* / M. *Boulanger.*
Femmes de Capra, chantant et dansant.	
Femmes Sauvages, chantant et dansant.	
Troupes de Capra.	
Troupes de Sauvages.	

La scène est à Capra et aux environs.

LA FOLIE CHINOISE, OU KOKOLI A CAPRA.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sallon du palais du Gouverneur.

SCENE PREMIERE.

HIA-TSIN, L'ENVOYÉ, *ils entrent en parlant.*

HIA-TSIN.

Je suis charmé que vous l'ayez déterminé à venir résider parmi nous.

L'ENVOYÉ.

Je vous le répète, seigneur, ce n'est pas sans peine. J'ignore comment d'un état aussi obscur, il était parvenu à commander l'armée des Cathaisiens; mais sa faveur a passé comme un songe, et, dégoûté des honneurs, il était fortement résolu à reprendre son premier état.

HIA-TSIN.

Cet état n'est pas brillant; mais l'écorce la plus grossière couvre quelquefois l'arbre qui rapporte les meilleurs fruits : nous en avons la preuve. Kokoli a préservé Capra des horreurs auxquelles est livrée une ville prise d'assaut, et notre reconnaissance pour un aussi grand bienfait, doit éclater de la manière la plus solemnelle. Il ne tardera sans doute pas à paraître?

L'ENVOYÉ.

J'ai laissé l'escorte à deux pas de Capra, et j'ai pris les devants pour vous instruire de son arrivée. (*Musique.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Papa, papa, est-il vrai que ce guerrier qui a sauvé Capra est sur le point d'arriver?

HIA-TSIN.

Oui, ma fille; tu le verras dans un instant, et tu lui feras, j'espère, l'accueil qu'il a droit d'attendre...

IDAMÉ.

O, bon papa! si tu savais combien je l'aime sans le connaître! c'est à lui que je dois le bonheur de te voir encore, de t'embrasser, de te presser dans mes bras... sans lui que serions nous devenus?

HIA-TSIN.

En proie à la férocité du vainqueur, nous étions dévoués au carnage, à la destruction; le glaive, le pillage, l'incendie...

IDAMÉ.

Et ce brave homme nous a préservés de tout cela! oh! je vais l'embrasser de bien bon cœur! après toi, papa, je sens que c'est l'être sur la terre que je respecte et que j'aime le plus.

HIA-TSIN, *souriant.*

Le plus?... Et Ili-Kan, ma fille?

IDAMÉ.

Ili-Kan m'est bien cher, sans doute;... mais je ne lui dois pas mon père. D'ailleurs... le sentiment qui m'attache à lui est d'une autre nature...

HIA-TSIN.

Kokoli va paraître: les habitans desirent qu'il fasse une entrée triomphante dans Capra. Je vais donner des ordres pour qu'une fête solemnelle soit préparée dans la place publique... Adieu, ma fille.

IDAMÉ, *l'embrassant.*

Adieu, papa... Ah! je suis au comble de la joie. (*M.*)

SCENE III.

IDAMÉ, ILI-KAN.

IDAMÉ, *seule d'abord.*

Voyez, s'il vient la partager! il ne peut pas ignorer cette bonne nouvelle; il sait combien elle m'intéresse, et...

ILI-KAN.

Idamé ! ma chère Idamé ! j'accours pour t'annoncer l'arrivée de ce brave homme qui a sauvé Capra. Il est dans la ville.

IDAMÉ.

Il est ici ! je vole au-devant de lui.

ILI-KAN.

Idamé ! tu me fuis !

IDAMÉ.

Non, je ne vous fuis pas ; mais dans cet instant, celui qui a sauvé mon pays mérite la préférence.

ILI-KAN.

Il sera ici dans un moment.

IDAMÉ.

Eh bien ! je le verrai un instant plutôt.

ILI-KAN.

Idamé !... vous prenez un grand intérêt à cet inconnu ?

IDAMÉ.

Inconnu ! je lui dois peut-être les jours de mon père, et vous voulez...

ILI-KAN.

Et ne devez-vous rien à l'amant le plus tendre ? (*M.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, KOKOLI, LE GOUVERNEUR, L'ENVOYÉ, Suite.

KOKOLI, *dans la coulisse.*

Je n'en ferai rien ; après vous, s'il vous plaît. Je connais la civilité.

HIA-TSIN, *de même.*

Passez, de grace.

KOKOLI, *entrant.*

J'obéis ; charbonnier est maître chez lui.

IDAMÉ, *avec joie.*

C'est lui ! (*elle vole à lui.*) Vous êtes le brave Kokoli?

KOKOLI.

Moi-même, la belle enfant, en propre original.

IDAMÉ.

Ah ! permettez que j'embrasse vos genoux.

KOKOLI.

Fi donc ! embrassez-moi plutôt ; ça vous fera plus de plaisir et à moi aussi.

IDAMÉ.

Oh ! de tout mon cœur.

ILI-KAN.

Mais, Idamé, vous oubliez que la bienséance ...

HIA-TSIN.

Bien, ma fille, bien...

KOKOLI.

C'est vous, papa, qui avez mis en forme cette jolie enfant-là ? je vous en fais mon compliment : c'est léger comme un escarpin, doux et poli comme de la peau de chèvre. A propos ! dites-moi, pourquoi m'a-t-on fait venir ici ?

HIA-TSIN.

Les habitans de Capra étaient jaloux de posséder, de voir, au milieu d'eux, le guerrier sensible qui a préservé leurs foyers.

KOKOLI.

Ils sont fort drôles, ces habitans de Capra : ils regardent, comme un miracle, la chose du monde la plus simple et la plus naturelle.

HIA-TSIN.

Cette observation fait l'éloge de votre cœur ; mais vous arrivez ; n'auriez-vous pas besoin de prendre quelque rafraîchissement ?

KOKOLI.

Non. J'ai trouvé près d'ici un jambonneau et un paquet de couennes ; j'ai déjeûné comme un syndic de la communauté. J'attendrai patiemment que le dîner soit prêt.

HIA-TSIN.

En ce cas, je vais préparer votre entrée.

KOKOLI.

Oh ! pas d'entrée, je vous prie, pas de façons. La soupe et le bouilli tout bonnement.

HIA-TSIN.

Vous ne m'entendez pas. C'est de votre entrée à Capra que je veux parler.

KOKOLI.

Ah ! j'entends. Nous sommes ici dans les faubourgs ?

HIA-TSIN.

Point du tout : nous sommes dans la ville.

KOKOLI.

Mais si je suis entré, c'est fini. Comment voulez-vous que je rentre ! il faudra donc que je sorte ?

HIA-TSIN.

L'usage veut qu'un triomphateur fasse son entreé publique en grand appareil.

KOKOLI.

Je suis un triomphateur, moi ? je ne m'en doutais pas. (*symphonie.*) Qu'est-ce que j'entends donc ?

HIA-TSIN.

C'est la fleur de notre jeunesse qui vient vous rendre des hommages.

KOKOLI, *à part.*

On a beau dire ; il n'est rien tel que le grand monde. On ne m'en a jamais tant fait dans mon échoppe.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Jeunes Filles *portant des cassolettes de parfums et des corbeilles de fleurs.* Marche.

CHOEUR.

Honneur, honneur à Kokoli !
A ce guerrier couvert de gloire !
Si clément après la victoire :
Notre souhait est accompli !
Honneur ! honneur à Kokoli ! (*Danse.*)

KOKOLI.

On ne dira pas que ça n'est pas fait pour moi, ça ! (*on lui présente des corbeilles de fleurs.*) Eh ! mon dieu ! en voilà cent fois trop ; où voulez-vous que je fourre tout cela ? quand je suis dans mon échoppe, avec Margot, qui jase comme un merle, un pot de basilic, c'est tout ce qu'il me faut... Tenez, vous êtes charmantes, mesdemoiselles ; eh bien, vous n'êtes que de la St.-Jean auprès de cette belle enfant-là, c'est à elle qu'il faut offrir vos fleurs, elles vont se trouver en famille.

IDAMÉ.

Vous êtes trop obligeant. (*Fête et Ballet.*)

HIA-TSIN.

Nous allons tout disposer pour la cérémonie ; on vous avertira, seigneur Kokoli.

KOKOLI.

Vous êtes trop bon !... mais je vais m'ennuyer, moi, comme ça tout seul !... Dites-moi un peu, la belle enfant, quel est votre nom ?

SCENE VI.

IDAMÉ, KOKOLI.

IDAMÉ, *après la marche.*

Je m'appelle Idamé.

KOKOLI.

Idamé ! le joli nom ! c'est doux comme du sucre ce nom-là !... Dites-moi, êtes-vous bien aise de me voir ici ?

IDAMÉ.

J'en suis enchantée.

KOKOLI.

Et moi aussi.

IDAMÉ.

Nous vous avons tant d'obligations !

KOKOLI.

Oh ! il n'y a pas de quoi... (*à part.*) Je ne sais pas, mais je me sens tout drôle ! ça vous a une paire d'yeux !...

IDAMÉ.

Je n'oublirai jamais ce que nous devons au sensible Kokoli.

KOKOLI.

Êtes-vous mariée ?

IDAMÉ.

Pas encore.

KOKOLI, *à part.*

Ah ! si j'étais veuf, ça ferait bien mon affaire. (*haut.*) Comment me trouvez-vous ?

IDAMÉ

Infiniment aimable.

KOKOLI.

Ahie ! ahie ! Mad. Kokoli !

IDAMÉ.

Je vois en vous un guerrier sensible, généreux, qui pouvait abuser de sa victoire, nous plonger dans le deuil et dans la consternation, mettre la ville au pillage...

KOKOLI.

Fi donc ! quand on vous voit, ce n'est pas de destruction qu'on veut s'occuper.

IDAMÉ.

Et qui, au contraire, nous a rendu la paix et le bonheur

KOKOLI.

C'est le plus beau jour de ma vie, voyez-vous, parce que celui-ci...

IDAMÉ.

Puis-je ne pas vous respecter, vous aimer ?...

KOKOLI, *à part.*

M'aimer ! ah ! Mad. Kokoli, nous divorcerons. (*haut.*) a rlez-vous sérieusement ?

IDAMÉ.

Je ne ments jamais.

KOKOLI, *à part.*

C'est dit : je laisse la boutique à l'autre, et je la casse aux gages.

IDAMÉ.

Que dites-vous ?

KOKOLI.

Rien. Ce sont de petites réflexions que je fais à par moi. Tout ce que je puis vous dire, charmante Idamé, c'est que je partage bien sincèrement...

SCENE VII.

LES PRECÉDENS, ZAMTI.

KOKOLI, *à part.*

Au diable l'homme aux révérences.

IDAMÉ.

C'est le seigneur Zamti qui vient pour vous présenter ses hommages, et je vous laisse avec lui. (*Elle salue, et sort.*)

KOKOLI, *à part.*

Je crois au fond qu'il a bien fait d'arriver ; je sens que je faisais-là une mauvaise action.

SCENE VIII.

KOKOLI, ZAMTI.

ZAMTI, *à part.*

Cette tournure n'annonce pas un courtisan bien redoutable, et je parviendrai aisément à le perdre. (*haut.*) Illustre Kokoli...

KOKOLI.

Il fait grand jour : pas de lustre, monsieur, s'il vous plaît.

ZAMTI.

La réputation dont vous jouissez...

KOKOLI.

Il est vrai que personne dans Cékaï ne peut trouver à mordre sur mes coutures ; mais où voulez-vous en venir ?

ZAMTI.

Vous allez devenir à Capra un homme couru, un homme depoids...

KOKOLI.

De la poix ? il est vrai que je m'en sers, dans mon état. Mais est-ce pour ça qu'on m'a fait venir ici ?

ZAMTI, *à part.*

Quelles expressions ! (*haut.*) Vous êtes bien le commandant Kokoli ?

KOKOLI.

Comme vous dites. Commandant à la guerre, médecin à la cour, vénérable à l'échoppe, c'est Kokoli en trois volumes.

ZAMTI, *à part.*

Je m'y perds. (*haut.*) Je viens vous demander humblement l'honneur de votre protection.

KOKOLI.

De ma protection, à moi !

ZAMTI.

Vous prier de me rendre un service qui conserne l'État.

KOKOLI.

Qui concerne mon état ? écoutez, quoique j'ai renoncé à la profession, s'il ne s'agit que de vous recoudre...

ZAMTI.

Vous êtes jovial à ce que je vois, et vous vous amusez ; mais parlons sérieusement. Vous allez jouir ici de la plus haute faveur.

KOKOLI.

Oui, s'il n'y a ni chien, ni chat.

ZAMTI.

Mais cette faveur peut n'être pas de longue durée.

KOKOLI.

C'est ce que je disais. Ces maudits chats... ça se fourre par tout, à la cour plus qu'ailleurs, ça vous fait patte de velours, et puis le coup de griffe ; n'est-ce pas monsieur le courtisan ?

ZAMTI.

Ecoutez, et soyez discret.

KOKOLI.

Je serai discret.

ZAMTI.

Le Gouverneur est un homme faible, sans caractère, un génie borné, un être nul enfin ; ce n'est pas que j'aie à me

plaindre de lui, au contraire, il m'a comblé de ses bienfaits : mais, entre nous, ce n'est pas l'homme qui convient à Capra.

KOKOLI.

Ah ! vous feriez mieux l'affaire, vous, n'est-ce pas ?

ZAMTI.

Sans contredit, et avec le crédit dont vous allez jouir, ce petit arrangement-là deviendra très-facile, et vous assurera la durée de la faveur dont vous jouissez ; je vous suis sincèrement attaché et...

KOKOLI.

Comme au Gouverneur, n'est ce pas ?

ZAMTI.

Quelle différence ! les services éminens que vous avez rendus...

KOKOLI.

Tenez, monsieur ; tout ça est bel et bon... mais je m'en soucie comme d'une vieille savatte.

ZAMTI.

Mais, d'honneur, à vous entendre, on vous prendrait pour un...

KOKOLI.

Pour un savetier ? achevez, ne vous gênez pas : vous direz la vérité, et je crois que ça ne vous arrive pas tous les jours ?

ZAMTI, *à part.*

Allons ! c'est décidément un misérable qui ne mérite que le mépris.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, AZURINOS.

AZURINOS.

Est-ce au seigneur Ko-ko-ko-koli que j'ai l'honneur de parler ?

KOKOLI.

Voilà une belle garniture de cheminée !

ZAMTI.

C'est à lui-même. Seigneur, voici notre généalogiste.

(*Il sort.*)

SCENE X.

KOKOLI, AZURINOS.

AZURINOS, *bégayant.*

Mon-monsieur ?

KOKOLI.

Vous m'avez bien l'air d'être encore un oiseau de mauvais augure, vous.

AZURINOS.

Pas du tout ; je suis un gé-un gé...

KOKOLI.

Un geai ! celui qui vous a appris à parler vous a volé votre argent.

AZURINOS.

Géné-généalogiste. J'ai plan-plan...

KOKOLI.

Relan-tan-plan tire lire ?

AZURINOS.

Planté votre arbre gé-généalogique.

KOKOLI.

Qu'est-ce que c'est que cet arbre-là ?

AZURINOS.

On m'a dit que vous-que vous n'aviez plus vos par-parchemins ?

KOKOLI.

Mes cuirs, donc, vous voulez dire.

AZURINOS.

J'en ai fa-fa-fabriqué d'autres, où je prouve que les koko-ko-ko...

KOKOLI.

Koko, koko, accouche donc.

AZURINOS.

Les ko-ko, Kokoli viennent de ka-ka-ka-ka...

KOKOLI.

Comment kaka, fi le vilain !

AZURINOS.

Kakalo, de Ca-ca-apra.

KOKOLI.

Kokoli vient de kakalo ?

AZURINOS.

Sans-ans doute. Le premier du nom fut un sa-a-av...

KOKOLI.

Un savetier ?

AZURINOS.

Pas-pas-as du tout : ce fut un savant qui dé-descendait di-di-di

KOKOLI.

Eh bien ! dis donc.

AZURINOS.

Di-di-directement de la reine de Sa-sa-sa-a ba.

KOKOLI.

Comment ? je descends de la reine du Sabat, moi ! je ne veux pas de cette noblesse-là. Je suis fils de mon père, le plus honnête gniaf de la rue de la Savatterie à Cékaï. Entendez-vous M. Azinos ? La probité de mon père me servirait comme une vieille pantouffle, si j'étais un fripon. Si je vaux quelque chose, c'est par moi, et j'aime mieux qu'on dise que je suis le premier de ma famille, que de dire que j'en suis le dernier. Voilà comme je pense, moi, Kokoli. Je n'ai besoin ni de vos parchemins, ni de vos arbres, ni de vous ; j'ai de ça : voilà mon plus beau titre.

AZURINOS.

Mais ré-ré-ré...

KOKOLI.

Eh bien, ré, mi, fa, sol ?

AZURINOS.

Réflé-réflé-réfléchissez donc que la grandeur des ka-ka-kakalos.

KOKOLI.

Ah ! tu m'ennuies, monsieur le parcheminier, avec tes kakalos... va te promener. (*Azurinos sort.*)

SCENE XI.

HIA-TSIN, KOKOLI.

HIA-TSIN.

Jusqu'ici, généreux étranger, les honneurs que vous avez reçus vous ont été décernés par la ville de Capra : mais moi, j'ai particulièrement contracté une dette envers vous, et je veux l'acquitter.

KOKOLI.

Laissez donc ! vous ne me devez rien, tout est payé.

HIA-TSIN.

Non, Kokoli ; la reconnaissance des habitans de Capra ne m'acquitte pas envers vous ; j'ai, plus que tout autre, en ma qualité de Gouverneur, recueilli les fruits de votre sensibilité, de votre grandeur d'âme, puisque j'étais le plus exposé. J'ai promis de vous accorder la faveur que vous paraîtriez desirer. Quelle que soit votre demande, je me suis imposé la loi de ne pouvoir vous la refuser. C'est à vous à réfléchir sur ce que vous voulez que je fasse pour vous.

KOKOLI, *à part.*

La belle occasion pour me défaire de l'homme aux révé-

rences !... fi donc ! quand on a le choix de faire du bien ou du mal, c'est toujours le bien qu'il faut faire, ça vous rafraîchit le sang.

HIA-TSIN.

Vous réfléchissez sur ma proposition ?

KOKOLI.

Oui ; et ça me met dans l'embarras. Pourquoi ne pas me laisser comme je suis ? je me trouve si bien, moi. Il y a pourtant de par le monde, une jolie petite personne ; mais chut... ne réveillons pas le chat qui dort ; c'est trop friand pour moi...

HIA-TSIN.

Expliquez-vous... quoi ! ma fille ?

KOKOLI.

J'en raffole, puisqu'il faut vous le dire. (*à part.*) Oui, et madame Kokoli qui va...

HIA-TSIN.

La main d'Idamé était destinée à Ili-Kan.

KOKOLI.

C'est fini, je m'en étais douté ; tenez, n'en parlons plus. (*à part.*) Aussi bien, je sens là comme des coups de tranchet qui me...

HIA-TSIN.

Mais je n'ai encore rien promis, et j'ai juré, au contraire, d'accomplir le vœu que vous auriez formé...

KOKOLI, *à part.*

Ahie, ahie ! ahie !

HIA-TSIN.

Si votre bonheur dépend de la main de ma fille.

KOKOLI.

La tête m'en tourne.

HIA-TSIN.

En ce cas, je vous l'accorde.

KOKOLI, *à part.*

Oui, et cette autre pauvre femme !... Chien d'amour ! Tenez, M. le Gouverneur, vous me croyez un brave homme; eh bien ! il n'en est rien.

HIA-TSIN.

Comment ?

KOKOLI.

C'est que je suis marié. (*à part.*) Voilà le grand mot lâché, il n'y a plus à y revenir.

HIA-TSIN.

Consultez-vous ; car enfin, votre premier mariage n'est

point un obstacle. D'après les lois de Capra, vous pouvez l'épouser de la main gauche et contracter d'autres nœuds.

KOKOLI.

Oui, mais je l'épouserai gauchement comme ça. N'importe, c'est dit, beau-père, j'épouse. (*à part.*) Allons, encore ces maudits coups de tranchet; c'est fini, il faut être honnête homme avant tout, et je renonce... (*appercevant Idamé.*) Ahie! ahie! adieu ma vertu.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, IDAMÉ.

HIA-TSIN.

Ma fille! nous devons tout, vous le savez, à la générosité de cette homme sensible. J'ai fait vœu de lui accorder la faveur qu'il paraîtrait desirer. Son choix s'est fixé sur vous, et c'est à vous, ma fille, à m'acquitter de ce que je lui dois.

IDAMÉ.

Mon père!

KOKOLI.

Tenez, beau-père, en vérité, vous me... confusionnez. Laissons de côté mon mérite qui n'est pas lourd, et ma belle action qui ne m'a rien coûté. Vous me donnez votre fille, je la prends... si elle veut bien de moi, toutes fois, car je ne suis ni beau, ni riche, ni gros seigneur. J'ai bon cœur, et puis c'est tout.

IDAMÉ.

Mon père, vous savez...

HIA-TSIN.

Autre tems, autre soins; j'ai donné ma parole, et...

IDAMÉ.

Je la tiendrai, mon père.

KOKOLI.

Que dit ma future?

HIA-TSIN.

Qu'elle consent...

KOKOLI.

Elle a trop de bontés.

HIA-TSIN.

Vous devez juger par là de mon estime et de mon amitié pour vous; mais peut-être est-il nécessaire qu'en devenant mon gendre, vous paraissiez en public avec un nom...

KOKOLI.

Un nom ? est-ce que je ne m'appelle pas Kokoli ? est-ce que ce nom n'est pas tout aussi beau qu'un autre ? qu'en pense ma future ?

IDAMÉ.

Que vous avez toujours raison.

KOKOLI.

Oh ! vous êtes aussi une petite flatteuse, vous ! (*à part.*) Elle est gentille à croquer.

HIA-TSIN.

Je me rappelle un évènement qui devient très-favorable dans la circonstance. Tang-Ming, docteur de la loi, vient de mourir ; je vous donne sa place.

KOKOLI.

Docteur, moi ! docteur en remonture donc ?

HIA-TSIN.

Vous avez du bon sens, une âme droite. Il ne s'agit que de suivre le fil...

KOKOLI.

Oui, le fil ! bon ! si c'était du fil gros... mais je ne connais pas la loi.

HIA-TSIN.

Trop long-tems nos lois furent obscures, compliquées, contradictoires, inintelligibles. Grace au conseil des sages, nous en avons de précises, de lumineuses qu'a rédigées le génie, que la raison avoue, que la Chine admire, et dont la base est l'équité. Il ne s'agit que d'appliquer la loi.

KOKOLI.

En ce cas, appliquons, beau-père, appliquons...

HIA-TSIN.

D'ailleurs, vous aurez des adjoints, des conseils. Aujourd'hui, car je prétends vous mettre en possession sur le champ, vous n'aurez qu'une cause à juger ; mais vous prononcerez seul, c'est l'usage ; venez vous revêtir du costume de votre office.

KOKOLI.

Va pour l'office. Vous le voyez, ma belle enfant, je me fais docteur pour vous plaire ; mais que ne ferait-on pas pour vous mériter ? Allons à l'office, beau-père. (*il sort avec le Gouverneur.*)

SCENE XIII.

ILI-KAN, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quel évènement funeste ! comment parer le coup qui doit me séparer pour jamais de l'amant le plus tendre. Ah ! Kokoli ! Kokoli ! vous que j'attendais avec tant d'impatience, vous que je brûlais de voir, aurais-je dû m'attendre....

ILI-KAN.

Qu'ai-je appris, ma chère Idamé ! on veut briser nos nœuds ; on prétend vous sacrifier et vous livrer à cet inconnu...

IDAMÉ.

Il n'est que trop vrai, cher Ili-Kan ; mais calmez-vous, je n'ai pu, en présence de mon père, témoigner ma douleur et mes regrets ; je connais la loyauté de cet homme, simple, il est vrai, mais bon ; il est né dans la classe obscure, mais il a des sentimens ; j'irai le trouver, j'embrasserai ses genoux, je lui ferai l'aveu de notre amour, et j'espère...

ILI-KAN.

Vous, Idamé ! vous aux genoux de mon rival ! d'un homme indigne de vous posséder ! qu'il tremble ! une vengeance éclatante...

IDAMÉ.

Que dites-vous ? avez-vous oublié que je lui dois tout ? c'est à sa générosité que je veux devoir encore...

ILI-KAN.

Sa générosité ! qu'il tremble ! vous dis-je...

IDAMÉ.

Tremblez, vous-même, de laisser éclater ces sentimens de vengeance. Je vous le répète, c'est à sa loyauté que j'en appèle ; j'aimerai à lui devoir la main de mon amant ; mais si, vous refusant à mes prières, vous osiez entreprendre quelque chose contre notre bienfaiteur, jamais ma main ne serait le prix de l'ingratitude et de la désobéissance à mes volontés. Vous m'avez entendu Ili-Kan ; j'exige que vous me laissiez agir seule ; fiez-vous à l'amour du soin de plaider notre cause et la mienne. Il m'inspirera, il me prêtera des forces pour triompher des obstacles et vous conserver ma main. (*elle sort.*)

SCENE XIV.

ILI-KAN, ZAMTI.

ILI-KAN.

Je doute si je veille ! quel est donc cet intérêt si vif ?...

ZAMTI.

Recevez mon compliment de condoléance, mon cher, j'apprends que vous avez un rival redoutable, et que ce rival est M. Kokoli.

ILI-KAN.

Oui, il a osé demander la main d'Idamé, et son père n'a pas rougi de la lui accorder. Que dis-je ? Idamé, elle-même, semble me blâmer du désespoir où m'a plongé cette nouvelle affreuse.

ZAMTI.

Ce misérable a décidément ensorcelé le père et la fille ; mais j'estime que vous vous débarrasserez de cet être-là.

ILI-KAN.

Eh ! voilà le comble de l'humiliation ; Idamé m'a défendu de me venger.

ZAMTI.

Et vous avez la bonhomie de prendre cette défense au pied de la lettre.

ILI-KAN.

Elle m'a déclaré qu'en ce cas, je n'obtiendrais jamais sa main.

ZAMTI.

Simagrée que tout cela. Econduisez l'homme de poix ; Idamé sera trop heureuse d'en être débarrassée, et vous en saura bon gré. Il se présente une occasion unique.

ILI-KAN.

Quelle est-elle ?

ZAMTI.

Chut ! je suis informé que les Sauvages du Grand-Désert s'avancent vers Capra. La nouvelle en parviendra sans doute aujourd'hui même ; il sera nécessaire d'envoyer des forces contre eux....

ILI-KAN.

J'entends. Cet homme a combattu contre nous à la tête des troupes de Cékaï, il faut le mettre à la tête des nôtres.

ZAMTI.

Mauvais moyen, mon cher ; j'en connais un plus infaillible... il existe une loi,.. (*M.*) Suivez-moi, nous conviendrons...

SCENE XV.

KOKOLI, LA PLAIDEUSE.

KOKOLI.

A l'audience ! messieurs, à l'audience ! que diable ! à peine suis-je caparaçonné qu'ils sont une centaine de possédés à mes trousses.

LA PLAIDEUSE.

Lumière d'équité ! Daignes m'entendre.

KOKOLI.

Eh ! madame ! est-ce que vous n'avez pas entendu que j'ai renvoyé tout le monde à l'audience ?

LA PLAIDEUSE.

Mais, monsieur, mon affaire est la plus pressée.

KOKOLI.

Ah ! votre affaire est pressée ?

LA PLAIDEUSE.

Eh ! oui, soleil de justice.

KOKOLI.

Tiens, soleil !

LA PLAIDEUSE.

Ces gens-là ne seront pas jugés aujourd'hui : il n'y a que ma cause sur le tapis. Voyez mes pièces, monsieur.

KOKOLI.

Laissez donc, madame, avec vos pièces, vous les mettrez sur le bureau.

LA PLAIDEUSE.

Je suis une pauvre veuve ; mon mari est mort insolvable, et un malheureux neveu me poursuit, il prétend que son oncle était riche ; c'est sa manie que...

KOKOLI.

Comment ? sa manique ? est-ce pour moi que vous dites ça ?...

LA PLAIDEUSE.

C'est sa manie, vous dis-je, que cette prétention ; or, le fait est que je ne possède rien en immeubles, qu'il est bien prouvé que je n'ai point d'argent placé, et qu'on peut s'assurer, en fouillant chez moi, que je n'ai pas de quoi vivre, mon cher monsieur.

KOKOLI.

Pauvre femme ! vous n'avez ni maison, ni terres, ni jardin !

LA PLAIDEUSE.

Non, monsieur.

KOKOLI.

Vous n'avèz point placé d'argent?

LA PLAIDEUSE.

Non, monsieur.

KOKOLI.

Et vous êtes à la veille de mourir de faim?

LA PLAIDEUSE.

Oui, monsieur, et voilà une bourse de cent sequins que je vous prie d'accepter pour...

KOKOLI.

Pour?

LA PLAIDEUSE.

Vous entendez bien que je dois gagner mon procès.

KOKOLI.

Ah! j'entends; allez m'attendre à l'audience.

LA PLAIDEUSE.

Surtout, monsieur, souvenez-vous que je suis une pauvre veuve...

KOKOLI.

La bourse m'en fera souvenir. (*à part.*) Serrons-là toujours, sauf l'emploi. Docteur de la loi! c'est un bon métier, ça vaut mieux que la manique.

SCENE XVI.

KOKOLI, LA PLAIDEUSE, LE GOUVERNEUR, LE NEVEU de la Plaideuse, HUISSIERS, Peuple.

(*M.*) (*On place un siège surmonté d'une espèce de dais.* Kokoli *s'assied.*)

Ier. HUISSIER, *à Kokoli.*

Lumière d'équité! avant de procéder?

KOKOLI, *au second Huissier.*

Un moment! Huissier!

LE IIe. HUISSIER.

Seigneur!

KOKOLI.

Est-ce moi qui suis la lumière?

IIe. HUISSIER.

Oui, seigneur.

KOKOLI.

C'est bon à savoir. (*à part.*) J'ai bien peur qu'elle n'éblouisse personne. (*haut.*) Encore un mot. (*il lui parle à l'oreille.*)

IIe. HUISSIER.

Vous serez obéi, seigneur. (*il sort.*)

Ier. HUISSIER.

Avant de procéder à l'appel de la première cause soumise à la décision du docteur de la loi, nouvellement initié, il est d'usage qu'il devine le mot d'une énigme qu'on lui propose. Le peuple juge par-là de sa capacité.

KOKOLI.

Une énigme, dites-vous?

Ier. HUISSIER.

Oui; une énigme en vers.

KOKOLI.

C'est bien fragile; si elle tombe, elle se cassera.

Ire. HUISSIER.

Une énigme est un poème qui contient une question enveloppée sous des termes obscurs, métaphoriques, équivoques, qui la rendent très-dificile à deviner.

KOKOLI.

Ce verre-là n'est pas clair, du tout.

Ier. HUISSIER.

Ce poème est fort à la mode. Il faut, pour se présenter en société, avoir deviné l'énigme du jour; cela tient lieu de mérite; et du moment où l'on a deviné une énigme, on est presque un savant; mais si on parvient à en composer une, on devient un grand homme, et la renommée publie le même jour, à la même heure, dans toute l'étendue de la Chine, le nom révéré de l'homme de génie qui va mettre à la torture l'esprit de trente à quarante mille individus.

KOKOLI.

Diable! c'est beau, ça!

Ier. HUISSIER.

L'énigme remonte à l'antiquité la plus reculée.

KOKOLI.

J'ai remonté aussi, moi; mais c'est égal, voyons, proposez la vôtre; je devinerai... où je ne devinerai pas: c'est l'un ou l'autre.

Ier. HUISSIER.

Dans des corps assez grands, nous sommes sans entrailles.

KOKOKI.

Ça ressemble à un égoïste comme deux gouttes d'eau.

Ier. HUISSIER.

Nous marchons toujours deux à deux.

KOKOLI.

V'là que je me blouse. L'égoïste marche toujours seul, quoiqu'en compagnie: il ne songe qu'à lui.

Ier. HUISSIER.

A deux long corps charnus, osseux, nerveux,
Nous servons toujours de murailles :
Au riche, au pauvre, au maître, au postillon,
Dans les champs, ainsi qu'à la ville,
Notre emploi devient très-utile;
Mais prends garde à notre aiguillon.

KOKOLI.

C'est vraiment une énigme. Encore si j'avais là pour me souffler le mot, quelques-uns de ces savans dont vous me parliez tantôt : j'aurais besoin d'un bon coup d'éperon.

Ier. HUISSIER.

C'est ça; vous y êtes.

KOKOLI.

J'y suis!

Ier. HUISSIER.

Ne dites-vous pas ?...

KOKOLI.

Je dis que vous me donnez là une énigme à deviner à propos de bottes.

Ier. HUISSIER.

Il a deviné.

TOUS.

Il a deviné ! il a deviné !

KOKOLI, *surpris.*

Comment ? j'ai...

Ier. HUISSIER.

Le mot de l'énigme est une paire de bottes.

KOKOLI.

C'est bien malin ! c'est mon fort à moi. Marchand d'oignons se connaît en siboules.

Ier. HUISSIER.

Vive le sage Kokoli ! vive le docteur de la loi.

KOKOLI.

Fort bien, me voilà patenté docteur.

LE GOUVERNEUR.

Huissier, appelez la cause.

Ier. HUISSIER.

Entre Yount-Si demandeur, et dame Kukufa veuve Kakalo, défenderesse.

KOKOLI.

Tiens ! Kakalo ! c'est une cousine de rencontre. Faites approcher les parties. (*M.*)

LA PLAIDEUSE.

Vous saurez donc, étoile de justice...

KOKOLI.

Eh ! madame, vous mettez la charrue devant les bœufs. Laissez parler le demandeur.

LE NEVEU.

Seigneur, feu Kakalo, mon oncle, avait des propriétés, la moitié de ces propriétés m'appartenait après son décès ; mais dans l'intention de me frustrer, sa femme que voilà, aujourd'hui sa veuve, lui a fait vendre son bien quelque tems avant sa mort ; sa fortune, ainsi convertie en espèces, et qui montait à mille onces d'or, a disparu. Est-il juste que je sois privé de mon bien ?

KOKOLI.

Que répond madame Kukusa ?

LA PLAIDEUSE.

Que mon mari était un joueur, un ivrogne, un débauché qui a tout mangé, et qui m'a laissée sans ressource.

LE NEVEU.

Toute la ville sait le contraire.

LA PLAIDEUSE.

Il a été constaté, après le décès de mon mari, que je ne possédais pas cent sequins vaillant, y compris le mobilier.

KOKOLI, *au Neveu.*

Est-il vrai qu'on a constaté ?...

LE NEVEU.

Je suis forcé d'en convenir.

KOKOLI.

En ce cas, jeune homme, vous n'avez rien à demander.

LA PLAIDEUSE.

O ! l'honnête homme de juge ! le rempart des veuves, la colonne des affligées.

KOKOLI, *à la Plaideuse.*

Vous attestez que vous ne possédez pas en total la somme de cent sequins ?

LA PLAIDEUSE.

Je l'atteste, et de plus...

KOKOLI.

Chut ! chut ! laissez-moi aller aux opinions tout seul.

Ier. HUISSIER.

Silence !

KOKOLI.

Silence !... n'entends-je pas quelque chose !

Ier. HUISSIER.

Silence !

KOKOLI.

Silence ! (*au neveu.*) Madame n'a pas de jardin !

LE NEVEU.

Non, seigneur.

KOKOLI.

Ça y est.

LA PLAIDEUSE.

Eh non, monsieur, ça n'y est pas, puisque je ne possède pas un pouce de terrein.

KOKOLI, *touchant son front.*

Vous ne m'entendez pas, madame, c'est là que... mais, j'entends du bruit, je ne me trompe pas.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, IIe. HUISSIER.

IIe. HUISSIER.

Seigneur, je viens vous prévenir qu'un incendie vient de se manifester dans le quartier des porcelainiers.

LA PLAIDEUSE.

Eh! mon dieu! c'est mon quartier.

IIe. HUISSIER.

Rue Fo-hi.

LA PLAIDEUSE.

C'est ma rue.

IIe. HUISSIER.

Chez le fabricant Kaboul.

LA PLAIDEUSE.

C'est ma maison! je suis perdue! je suis ruinée! je suis morte! pardon, monsieur, je cours...

KOKOLI.

Un instant, madame Kukufa. Peste! comme vous êtes alerte à votre âge!

IIe. HUISSIER.

Soyez tranquille, madame; on a donné des ordres pour...

LA PLAIDEUSE.

Oui, des ordres! et tout ce que j'ai sera brûlé.

KOKOLI.

La grosse perte! n'avez-vous pas attesté que vous ne possédiez pas en totalité la valeur de cent sequins? eh bien! je vous en fais bon, moi. Il y a cent sequins dans cette bourse; elle vous servira de garantie.

LA PLAIDEUSE.

C'est égal, monsieur; je cours...

KOKOLI.

Pas si vite; arrêtez, huissier!

LA PLAIDEUSE.

Comment, une femme comme moi ! c'est à Kukufa.....

KOKOLI.

Il n'y a pas de kukufa qui tienne.

LA PLAIDEUSE.

Mais, monsieur, vous m'assassinez ! vous me ruinez ! (*s'approchant de lui.*) Vous êtes un honnête homme, mon cher monsieur, ne me trahissez pas : dans l'épaisseur du mur, derrière le lambris, dans ma chambre à coucher, douze cents onces d'or, mon cher monsieur ; douze cents onces d'or...

KOKOLI.

J'avais raison, ça y est ; allez à votre place, madame, allez, soyez tranquille ; c'est moi qui ai mis le feu chez vous.

LA PLAIDEUSE.

Comment, monsieur !

KOKOLI.

Oui, sans sortir d'ici, et, par la même raison, je l'éteints : il ne m'en coûte pas davantage. J'étais fâché qu'une brave femme comme vous fût réduite à mourir de faim ; vous m'avez dit tantôt que vous n'aviez pas de jardin : j'ai soupçonné la vérité, et pour m'en assurer...

LA PLAIDEUSE.

Comment ! monsieur ? c'est vous qui me jouez un tour aussi abominable ?...

KOKOLI.

Parties ouies, condamnons Kukufa, veuve Kakalo, à payer au demandeur six cents onces d'or...

LA PLAIDEUSE.

Six cents onces d'or ! il n'en demande que cinq.

KOKOLI.

Et aux dépens... y compris les honoraires du docteur de la loi.

LA PLAIDEUSE.

Et la bourse, monsieur ! et la bourse !

KOKOLI.

C'est juste. Ordonnons de plus que les cent sequins donnés pour corrompre la justice seront remis au Gouverneur pour être distribuées aux pauvres savetiers de Capra.

TOUS.

Vivat ! vivat ! bien jugé ! bien jugé.

LA PLAIDEUSE, *sortant.*

J'étouffe de fureur.

(*Kokoli quitte son siége et descend sur l'avant-scène.*)

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté LA PLAIDEUSE, UN ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ, *au Gouverneur.*

Seigneur, on vient de recevoir l'avis certain que les Sauvages du Grand-Désert se portent sur Capra. Ili-kan a rassemblé sur-le-champ un corps de troupes, et je viens prendre vos ordres et savoir qui vous désignez pour se mettre à leur tête ?

TOUS.

Kokoli ! Kokoli !

KOKOLI.

Laissez donc, messieurs : on ne peut faire deux métiers à la fois ; on ne peut pas couper le cuir et battre la semelle. Si je vais ferrailler et que je sois occis, qui est-ce qui vous jugera ? d'ailleurs, j'ai renoncé à la guerre.

HIA-T-SIN.

Sous deux rapports, vous avez mérité la confiance publique. Vous êtes libre, c'est à vous à choisir...

KOKOLI.

C'est ça. On m'a fait juge, c'est pour juger ; d'ailleurs, sur le point de me marier, je n'aurais qu'à perdre un bras, une jambe, que sais-je, moi ? une femme est bien aise d'avoir un mari tout entier. (*on entend le bruit du tambour.* Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'ENVOYÉ.

C'est sans doute Ili-kan avec sa troupe.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, ILI-KAN, Troupes.

ILI-KAN, *au Gouverneur.*

Seigneur, les troupes s'apprêtent, dans tous les quartiers, à repousser l'ennemi, elles brûlent d'en venir aux mains avec les Sauvages ; mais avant de tenter le destin des combats, peut-être pourrait-on essayer avec succès la voie de la négociation. Une loi antique, vous le savez, exige impérieusement, en cas d'attaque, qu'un notable chargé de paroles de paix, soit député vers l'ennemi. C'est pour avoir violé cette loi que Capra a failli être livrée à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut.

KOKOLI.

Oui, oui, il faut envoyer quelqu'un. C'est conséquent ; il faut envoyer.

ILLI-KAN.

L'édit qui nous fait un devoir de cette sage mesure, désigne le docteur de la loi pour la remplir ; les talens du docteur Kokoli sont connus, et...

KOKOLI.

Point du tout, monsieur, point du tout. Je ferais-là une fort sotte figure ; vous voulez que j'aille parler raison à des Sauvages ; est-ce que je connais leur parlement ?

ZAMTI.

Illi-kan a raison. La loi est précise.

KOKOLI.

Cette loi n'a pas le sens commun. Et puis je ne connais pas la route.

ILLI-KAN.

Seigneur, vous aurez une escorte pour vous conduire.

KOKOLI.

Ah ! je ne serai pas tout seul ? que ne le disiez-vous ? En ce cas, partons.

ILLI-KAN.

Mais l'escorte ne vous accompagnera que jusqu'aux avant-postes pour ne point donner de soupçons aux Sauvages naturellement méfians, méchans.

KOKOLI.

Et voilà le chic.

ILLI-KAN.

Nous irons camper ce soir en deça de la montagne ; les Sauvages sont, dit-on, dans la vallée au-delà, et demain, au point du jour, vous vous rendrez au camp ennemi ; vous traiterez avec eux, vous regagnerez l'escorte, et vous reviendrez dîner à Capra.

KOKOLI.

Oui, pourvu que les Sauvages ne dînent pas avec moi. Au surplus, je ne suis pas encore mort que je sache, et peut-être n'en mourrai-je pas encore de cette fois. Allons ! vogue la galère ; marchons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le camp des Sauvages. Dans le fond un rocher très-élevé. Les Sauvages sont en bataille et attendent les ordres de leur chef.

SCENE PREMIERE.

LOULOU, Troupe de Sauvages des deux Sexes.

LOULOU.

Mes amis, tenez-vous prêts à franchir la montagne; nous fondrons comme des oiseaux de proie sur la ville de Capra; nous laverons, dans le sang de ses habitans, la mort de deux de nos braves qui ont disparu, et qui, sans doute, ont été immolés par eux; mais il n'est pas tems encore. J'ai envoyé deux de nos amis à la découverte, par des sentiers escarpés d'où ils peuvent, sans être rencontrés, ni apperçus, s'assurer que tout est calme dans la ville, que ses habitans sont plongés dans un sommeil profond, et qu'ils n'ont aucun soupçon de nos projets. Adressez vos prières au Grand-Esprit, réparez vos forces par les alimens que j'ai ordonné qu'on vous distribuât, et préparez-vous à marcher au premier signal.

(*Divertissement.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, UN SAUVAGE.

LE SAUVAGE.

Amis, nous avons été trahis: les habitans de Capra sont instruits de notre approche. Un corps de troupes marche sur le côté opposé de la montagne.

LOULOU.

Dérobons-nous à leurs premiers regards; je saurai quel est leur nombre. Placés dans un poste avantageux, nous pouvons fondre sur eux, à l'instant où ils s'avanceront avec sécurité. Suivez-moi. (*M.*)

SCENE III.

KOKOLI, Troupes de Capra.

(*Les troupes paraissent sur la montagne. Kokoli s'avance lentement, fait signe aux troupes de l'accompagner, mais envain. Les troupes se retirent.*)

SCENE IV.

KOKOLI, *seul, regardant de tous côtés.*

Eh bien, me voilà propre, moi ! ce que c'est que la vie du monde ; faites-vous médecin, vous guérirez le chat, ou sinon cassé comme un mauvais outil qui a une paille, et qui vous manque dans la main ; commandant, toujours à la veille de voir votre tête souhaiter le bonsoir à votre corps et rouler comme une boule dans un jeu de quilles ; docteur de la loi, vous serez député pour faire entendre raison à des enragés qui... Gageons que c'est cet homme aux révérences, ce M. Zamti, qui a manigancé ça avec cet autre qui veut épouser ma future, et qui, sous prétexte de me faire honneur, a voulu se défaire de moi... c'est sûr, ça.... mais je n'apperçois pas un chat ; ma foi, tant pis ou tant mieux, je n'ai pas envie de courir après ; je vais prudemment m'en retourner, et je dirai...

SCENE V.

KOKOLI, LOULOU, Sauvages.

LOULOU.

Arrête !

KOKOLI, *à part.*

Ah ! chien ! (*haut.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; votre santé est bonne, à ce qu'il me paraît ?

LOULOU.

Qui es-tu ? d'où viens-tu ? où vas-tu ? parle, ou...

KOKOLI.

Vous êtes bien honnête, je suis un pauvre diable : je viens de là, et j'y retourne.

LOULOU.

Tu es un espion, sans doute ?

KOKOLI.

Fi donc ! pour qui me prenez-vous ?

LOULOU.

Au fait, qui est-tu ?

KOKOLI.

C'est selon ce que vous voudrez faire de moi ; je suis à toutes mains : savetier, médecin, guerrier, docteur ; choisissez.

LOULOU.

Que viens-tu faire ici ?

KOKOLI.

Vous proposer la paix.

LOULOU.

La paix !

KOKOLI.

J'ai toujours entendu dire, jeu de main, jeu de vilain.

LOULOU.

Point de paix avec les habitans de Capra.

KOKOLI.

En ce cas, je vous souhaite le bonjour ; je vais rendre compte... (*il veut s'esquiver.*)

LOULOU.

Demeure. Les habitans de Capra ont fait périr deux des miens ; j'ai juré d'immoler tous ceux qui me tomberaient sous la main.

KOKOLI.

C'est bien gracieux. Ah ! Kokoli ! où t'es-tu fourré ?

LOULOU.

Prépare-toi à la mort.

KOKOLI.

A la mort ! ce gaillard-là ne badine pas. Ecoutez-donc, papa, jasons un peu nous deux.

LOULOU.

Que veux-tu ?

KOKOLI.

Vous avez juré de ne faire aucune grâce aux habitans de Capra ?

LOULOU.

Par le Grand-Esprit.

KOKOLI.

C'est bien, ça ! cet esprit-là a raison ; mais je vous avertis d'une chose, c'est que je ne suis pas de Capra.

LOULOU.

Tu n'es pas de Capra?

KOKOLI.

Du tout, monsieur, du tout. On parlait de vous faire la guerre : moi, j'ai toujours aimé les Sauvages, parce que, voyez-vous, ma femme l'était un peu, autrefois ; mais elle s'est corrigé de ce défaut-là. Enfin, finale, j'ai dit, à par

moi ; ce sont de braves gens, d'honnêtes gens, que messieurs les Sauvages, et je vais aller... De façon que, comme vous voyez, je suis venu... enchanté d'avoir fait votre connaissance. Je vous salue bien humblement... ne vous dérangez pas... je suis bien votre serviteur.

LOULOU.

Reste, te dis-je, tu me trompes.

KOKOLI.

Ah ! pas capable de ça : je suis connu ; demandez... (*à part.*) S'il y avait un cabaret dans ce pays-ci, je lui proposerais chopine, cette affaire-là s'arrangerait entre la poire et le fromage.

LOULOU.

Ils sont en petit nombre, dis-tu ? dans ce cas... comment t'appelles-tu ?

KOKOLI.

Le docteur Kokoli, monsieur : je suis le docteur Kokoli.

LOULOU.

Ecoute : nous partons pour combattre les habitans de Capra ; si nous sommes vainqueurs, je te promets ta liberté.

KOKOLI.

Vous le serez, monsieur : je l'ai bien été, moi, et je puis d'avance.... (*il veut se sauver.*)

LOULOU.

Si nous sommes vaincus, tu seras rôti.

KOKOLI.

Comment rôti ? c'est une mauvaise plaisanterie que ça. Je vous avertis, monsieur, que je ne suis bon ni à rôtir, ni à bouillir. (*à part.*) Si je pouvais m'esquiver.

LOULOU.

Saisissez cet homme, et attachez-le à cet arbre ; nous serons sûrs qu'il ne nous échappera pas. (*on le saisit et on l'attache.*)

KOKOLI.

Messieurs, vous êtes de si braves gens, si honnêtes.

LOULOU.

Point de pitié ! serrez fort.

KOKOLI.

Je le disais bien que c'étaient des enragés.

LOULOU.

Camarades ! vous allez me suivre. (*à Kokoli.*) Nous nous reverrons, au retour.

KOKOLI.

Et si vous ne revenez pas, je resterai là à lire la gazette ? ça n'est pas gai.

LOULOU.

Allons ! partons.

TOUS.

Partons, partons.

KOKOLI.

Bon voyage ! (*Les Sauvages s'en vont.*)

SCENE VI.

KOKOLI, *seul.*

Allons, me voilà dans de beaux draps, moi. C'est ma faute aussi ; pourquoi ne suis-je pas resté savetier ? j'avais du mal, c'est vrai ; mais j'avais aussi quelquefois du bon tems ; je buvais ma goutte avec un confrère, en chantant ma petite chanson ; j'allais quelquefois à la guinguette avec madame Kokoli. La pauvre femme ! qui la consolera, si je suis rôti ? rôti ! ce mot-là me glace, et me retourne sans-dessus-dessous ; et cette petite Idamé qui est si... Oui, pense donc à l'amour...Si je pouvais me...Mais, non, pas moyen : ça tient comme une double couture.

SCENE VII.

KOKOLI, Filles Sauvages, LILI.

KOKOLI.

Qu'est-ce que je vois ? une femme ! Dites-donc, mademoiselle, mademoiselle. (*elle disparaît.*) C'est comme un guignon, la voilà qui décampe : elle aurait pu me donner la clef des champs. Une femme, ça s'intéresse toujours à un homme par rapport à... parce qu'enfin...! Ah ! ventrebleu ; en voilà une nichée, (*elles approchent et dansent autour de lui.*) Approchez, n'ayez pas peur, vous êtes si jolies, si aimables... Est-ce qu'elles ne parlent pas donc ? eh ! morbleu, il est bien question de danser ; déliez-moi, au moins, je danserai avec vous. Ecoutez donc !

LILI.

Que voulez-vous ?

KOKOLI.

Ce que je veux ? la question est bonne. Est-ce que vous ne le voyez pas ? si vous étiez à ma place.

LILI.

Qu'est-ce qui vous a mis là ?

KOKOLI.

Ce sont des voleurs.

LILI.

N'est-ce pas plutôt mon père ?

KOKOLI.

Qu'est-ce que c'est que M. votre père ?

LILI.

Le chef de la horde des Sauvages.

KOKOLI.

Ça m'a l'air de ça. Comment s'appelle-t-il ?

LILI.

Loulou.

KOKOLI.

Loulou ? oh, le vilain nom, Loulou... Et vous ?

LILI.

Lili.

KOKOLI.

Lili ? ah ! c'est plus doux, ce nom-là. Ecoutez, bonne Lili ; je suis un pauvre médecin qui me suis égaré en cherchant des simples dans la montagne, j'ai été surpris par vos messieurs qui comptent me mettre à la broche comme un cochon de lait ; mais vous ne le souffrirez pas, n'est-ce pas ?

LILI.

Je ne peux pas aller contre les volontés de mon père.

KOKOLI.

Oui, mais c'est terrible, cette volonté là. Jugez donc, rôti à mon âge ! encore, s'il ne s'agissait que de quelques coups de tire-pied !... et puis, j'ai une faim et une soif qui m'étranglent.

LILI.

Oh ! pour ça, je puis vous satisfaire. (*elle fait un signe ; quelques femmes sortent et rapportent des provisions.*)

KOKOLI.

Déliez-moi au moins pour un petit moment, que je puisse boire et manger ; car enfin...

LILI.

Cela ne m'est point permis.

KOKOLI.

Et comment voulez-vous que je porte à ma bouche ?

LILI.

On vous fera boire et manger.

KOKOLI.

Comme un marmot ; la belle chienne de cérémonie. (*les femmes lui présentent à boire.*) Me voilà comme en nourrice, je retombe en enfance.

LILI.

Goûtez ces fruits.

KOKOLI.

Charmante, ravissante, éblouissante, appétissante Lili ; accordez-moi une grâce ; ça ne tire pas à conséquence.

LILI.

Qu'elle est-elle ?

KOKOLI.

Buvez à ma santé.

LILI.

Volontiers. (*elle boit*)

KOKOLI, *à part.*

Je la tiens. (*haut.*) Quand on a bu à la santé de quelqu'un, on ne peut pas vouloir sa mort : vous ne me laisserez pas griller comme une côtelette, ou comme un pigeon à la crapaudine.

LILI.

Quand mon père reviendra...

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.

Eh bien ! mes enfans ! (*appercevant Kokoli.*) ah ! ah ! voilà du fruit nouveau ! quel est ce bel oiseau qui s'est laissé prendre au trébuchet ?

KOKOLI.

Tiens ! cette vieille sempiternelle ! qui me prend pour un oiseau ! un oiseau à gros bec, donc !

LILI.

Nous l'avons trouvé attaché à cet arbre.

LA VIEILLE.

Excellente trouvaille ! il est gras et dodu.

KOKOLI.

L'observation est consolante. Elle en mangera un quartier.

LA VIEILLE.

Quand ça sera cuit, ça sera fort tendre.

KOKOLI.

Elle me prend pour un dindonneau Il paraît que vous ne l'êtes guères, vous ; à son âge, on est coriace. Essayons pourtant de l'attendrir. Belle sauvage !

LA VIEILLE.

Belle ! ce n'est sûrement pas à moi que s'adresse ce compliment-là.

KOKOLI.

Si fait, parbleu, je vous trouve belle... belle comme la lune.

LA VIEILLE.

Fi donc, quand j'étais jeune, à la bonne heure; mais à présent que je suis vieille.

KOKOLI.

C'est pour ça: j'ai fait vœu d'honorer la vieillesse, et c'est méritoire; car on ne s'en pique guères dans mon pays.

LA VIEILLE.

Eh bien! la fin de tout cela?

KOKOLI.

La fin de tout cela? c'est qu'avec une figure si belle, si bonne, il n'est pas possible que vous ne soyez une brave femme, et que vous n'ayez pitié d'un pauvre diable qui meurt de frayeur.

LA VIEILLE.

Je ne dis pas non, mon enfant: je ne dis pas non.

KOKOLI.

Faites-moi donc délier bien vîte.

LA VIEILLE

Ça peut se faire, ça, mon garçon: c'est facile...

KOKOLI.

O la digne sauvagesse!

LA VIEILLE.

Et dès que Loulou reviendra...

KOKOLI.

O la maudite sorcière! ah! si je n'étais pas pris par les patte. (*A ses mouvemens, toutes les femmes se sauvent.*)

SCENE IX.

KOKOLI, LOULOU, les Sauvages.

LOULOU.

Ah! tu voulais t'échapper?

KOKOLI.

Non, c'est que le pied m'a glissé.

LOULOU, *aux Sauvages.*

Liez-le ferme.

KOKOLI.

Mauvais pronostic!

LOULOU.

Tu te souviens de ce que je t'ai promis?

KOKOLI.

Oui, de me renvoyer d'ici.

LOULOU.

Si nous étions vainqueurs.

KOKOLI.

V'là le hic.

LOULOU.

Nous sommes vaincus.

KOKOLI.

Ahie ! ahie ! gare la grillarde !

LOULOU, *aux Sauvages.*

Préparez le bûcher.

KOKOLI.

Un moment, je ne suis pas pressé.

LOULOU.

Allez. (*les Sauvages sortent.*)

KOKOLI.

Je n'ai pas fait mon testament.

LOULOU.

Prépare-toi à la mort. Chante.

KOKOLI.

Que je chante ? effectivement, c'est fort gai. (*Les Sauvages placent des fagots autour de lui, et forment un bûcher.*)

LOULOU.

Quand un sauvage de nos déserts est pris par d'autres sauvages, et qu'il va périr, il chante gaîment sa mort.

KOKOLI.

Il a bien de la bonté. Au surplus, ça dépend des goûts.

LOULOU.

Ecoute les dernières paroles d'un sauvage prêt à mourir : bonsoir à la vie, bonjour à la mort.

KOKOLI.

Tout au contraire, monsieur : bonjour à la vie, bonsoir à la mort... Est-ce que c'est pour tout de bon?

LOULOU.

T'imagines-tu que c'est pour rire ?

KOKOLI.

Si ça pouvait se convertir en quelques coups de bâtons.

LOULOU.

Lâche !

KOKOLI.

Je voudrais vous voir à ma place.

LOULOU.

Où donc est ton courage?

KOKOLI.

Dans les jambes, si j'étais libre.

LOULOU.

Résigne-toi.

KOKOLI.

Il faut du tems pour ça.

LOULOU.

Combien ?

KOKOLI.

Vingt-quatre heures.

LOULOU.

Trois minutes.

KOKOLI.

Brave Loulou !

LOULOU.

Quoi !

KOKOLI.

Par pitié.

LOULOU.

La torche. (*on allume le bûcher.*)

KOKOLI.

Je suis mort. (*bruit de guerre.*) Au feu ! au feu !

(*Les troupes de Capra combattent les Sauvages. Idamé combat seule sur la montagne ; elle accourt, détache Kokoli. Mêlée générale. Loulou et les siens sont vaincus.*)

(*Tableau. La toile tombe.*)

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la place publique de Capra.

SCENE PREMIERE.

Mad. KOKOLI, *seule.*

A la parfin, me voilà donc arrivée à Capra. C'est ici où les allouettes s'en vont nous tomber toutes rôties dans la bouche. J'ai mal fait, moi, de ne pas faire annoncer mon arrivée : on n'aurait pas manqué d'envoyer au-devant de moi des fifres et des tambours-de-basque pour me faire honneur ; mais, dès qu'on saura que c'est moi qui suis madame Kokoli, tout Capra sera en l'air, et faudra voir comme on me claquera : ces messieurs me l'ont bien dit. Mais j'apperçois un queuquez'un qui m'a l'air d'un homme comme il faut ; faut se tenir sur son quant à soi. N'y a plus ni savetier, ni savetière ici, on nous prendrait pour de petite gens.

SCENE II.

Mad. KOKOLI, ZAMTI.

Mad. KOKOLI.

Mon cher monsieur, pardon, excuse : pourriez-vous me dire ous' qu'est mon homme ?

ZAMTI.

Ous !... Qu'est-ce que c'est que votre homme ?

Mad. KOKOLI.

Mon homme ! oh ! tout Capra le connaît ; j'en mettrais ma main au feu. Il y a de bonne raisons pour ça, il est ben connu aussi à Cékaï ; mais c'est sous une autre forme ; on ne parle plus de ça, voyez-vous, le quartier ne dois pas dépasser la cheville, et à tous seigneurs, tous honneurs.

ZAMTI.

Je suis bien trompé, ou vous êtes madame Kokoli.

Mad. KOKOLI.

Comme vous le dites, mon cher monsieur. La propre fille de Natko, maîtresse savetière à Cékaï. Je n'avons pas cessé d'être honnêtes gens, et n'faut pas que des tonnes d'or coûtent une seule paillette à la vérité.

ZAMTI, *à part.*

La femme est aussi originale que le mari.

Mad. KOKOLI.

Pardon, excuse, mon cher monsieur ; je ne connais pas les agets. Pourriez-vous, en tout bien, tout honneur, me donner le poing pour me conduire chez le commandant ?

ZAMTI.

Quel commandant ?

Mad. KOKOLI.

M. Kokoli, mon homme.

ZAMTI.

Il ne l'est plus.

Mad. KOKOLI.

Comment, il ne l'est plus ! est-ce qu'il aurait repris l'état ?

ZAMTI.

On l'a fait docteur de la loi.

Mad. KOKOLI.

Eh ! ous' qu'elle demeure c'te loi, qu'j'aille l'y chercher, l'embrasser, le...

ZAMTI.

Vous ne pouvez pas le voir : il n'est plus à Capra.

Mad. KOKOLI.

Ah ! mon dieu ! il est déménagé !

ZAMTI.

Il est chez les Sauvages.

Mad. KOKOLI.

Chez les Sauvages ! Et qu'est-ce qu'il est allé faire chez ces gens-là ?

ZAMTI.

Il y a même grande apparence que vous ne le verrez plus.

Mad. KOKOLI.

Je ne le verrai plus ! ah ! monsieur, queu coup d'alène vous me donnez dans le cœur !... ah ! mon pauvre cher homme ! je t'ai perdu au moment que j'allions nous trouver comme des coqs-en-pâte ! Ah ! j'en mourrai de chagrin, c'est sûr.

ZAMTI.

Ecoutez, ma bonne. Adressez-vous au Gouverneur : il pourra vous donner des renseignemens plus certains.

Mad. KOKOLI.

Au Gouverneur ! et ous' qu'y loge, mon cher monsieur ?

ZAMTI.

Au palais.

Mad. KOKOLI.

Au palais ! v'là que j'y cours ! v'là que j'y cours !

SCENE III.

ZAMTI, *seul.*

Cette femme a de l'originalité ! Mais conçoit-on quelque chose à cette petite Idamé qui disparaît comme l'éclair, et qui, dit-on, en héroïne de roman, va s'exposer pour sauver ce grossier personnage ? Et point de nouvelles du combat ! cela devient inquiétant !... mais j'entends... c'est un détachement de nos troupes !... Ili-kan est à leur tête... tout va être éclairci !

SCENE IV.

ZAMTI, ILI-KAN, Troupes.

ZAMTI.

Hé bien, cher Ili-kan ?

ILI-KAN.

Nous sommes vainqueurs ! les Sauvages ont en partie mordu la poussière ; et le reste a été dispersé.

ZAMTI.

Et Idamé ?

ILI-KAN, *surpris.*

Idamé !

ZAMTI.

Sous le costume d'un guerrier, est allée rejoindre nos Troupes.

ILI-KAN.

Que dites-vous ? Idamé ! elle n'a pas paru ; je ne l'ai pas vue. Il est vrai que voulant être le premier à annoncer à Capra notre victoire, je suis parti après l'action avec le détachement, tandis que nos troupes poursuivaient les fuyards pour les forcer jusques dans leurs derniers retranchemens.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, HIA-TSIN, *écoutant à l'écart.*

ZAMTI.

Je présume qu'Idamé aura deviné le motif qui nous a fait agir, et qui, par mes sages conseils, vous a engagé à demander l'exécution d'une loi tombée en désuétude. C'était l'unique moyen de nous débarrasser du personnage, nous

avons dû le saisir. Ce qui m'inquiète, c'est cet esprit chevaleresque qui s'est emparé d'Idamé, et qui peut traverser nos projets.

ILI-KAN.

Qu'entends-je ? dans quel abyme vos perfides conseils m'ont-ils plongé ? Kokoli n'a pas reparu, et si Idamé elle-même allait devenir victime...

ZAMTI.

Laissez donc, vous voyez tout en noir. Ne m'avez-vous pas dit que les Sauvages étaient dispersés, poursuivis, taillés en pièce ? Que Kokoli n'ait pas reparu, c'est tout simple, que nous importe cet homme ? mais Idamé ne court aucun risque, et...

ILI-KAN.

Et le sentiment de la reconnaissance qui l'attachait à cet homme, l'indignation qui lui a fait concevoir le projet de le sauver, ne suffisent-ils pas pour me rendre à jamais odieux à ses regards ? que dis-je ? ce Kokoli, que vous m'avez forcé à éloigner parce que vous m'avez séduit, et qu'un mouvement de jalousie m'a égaré; qu'a-t-il fait pour être sacrifié ? Ah ! Zamti ! mon cœur était pur: c'est vous qui m'avez appris à connaître le remords.

HIA-TSIN.

Malheureux ! c'est donc ainsi que vous m'avez trompé ?

ZAMTI, *déconcerté.*

Seigneur !

HIA-TSIN.

J'ai tout entendu. Déjà j'étais informé par un courier des derniers résultats du combat : j'étais instruit du motif qui vous avait fait agir. Mais vous venez de développer votre âme toute entière, et c'est ce même homme que vous avez voulu sacrifier qui prononcera sur votre sort. Vous, Ili-kan, plus excusable peut-être par votre inexpérience, par les motifs qui vous guidèrent, par les remords auxquels vous êtes livré, votre grâce dépend également de l'homme que vous avez outragé ; mais eût-il été la victime de vos perfides projets, vous vous êtes rendu indigne de jamais obtenir la main d'Idamé. Sortez de ma présence. (*aux troupes.*) Vous, veillez sur les coupables.

SCENE VI.

HIA-TSIN, Mad. KOKOLI.

Mad. kokoli.

Et où c'qu'il est donc, ce Gouverneur ? j'ai beau trotter, courir, je n'en vois pas plus que sur ma main.

HIA-TSIN.

Que demandez-vous, madame ?

Mad. kokoli.

Est-ce vous, monsieur, qu'êtes le Gouverneur de Capra ?

HIA-TSIN.

C'est moi-même ; que voulez-vous ?

Mad. kokoli.

Ce que je veux ? et ! pardi ! je veux que vous me rendiez mon homme, mon pauvre Kokoli, que vous avez envoyé, je ne sais où, chez les Marabous, les Sauvages, les diables, et que sais-je, moi ? tandis que je m'attendais à le trouver sur le pinacle. Ah ! mon cher monsieur ! c'est bien terrible pour une pauvre femme qui aime son homme et qui vient de Cékaï tout exprès pour l'embrasser. Quand j'ai appris ça, voyez-vous, c'était comme des coups de tranchet qui me transperçaient les entrailles.

HIA-TSIN.

Rassurez-vous, madame, Kokoli est à l'abri de tout danger. En cet instant, il est en marche pour revenir à Capra.

Mad. kokoli.

Il revient ici, ce pauvre cher homme ! que je vous embrasse, monsieur, pour à l'occasion de cette bonne nouvelle.

HIA-TSIN.

Mais, madame...

Mad. kokoli.

Mais monsieur, c'est que je ne me sens pas de joie.

HIA-TSIN.

Je crains que cette joie-là ne soit pas de longue durée.

Mad. kokoli.

A cause donc ?

HIA-TSIN.

Kokoli existe, il est vrai, mais il n'en est pas moins perdu pour vous.

Mad. kokoli.

Perdu ? ah ! je saurai bien le retrouver.

HIA-TSIN.

Son dessein est de vous répudier ?

Mad. k o k o l i.

De me rép... qu'est-ce que c'est que ça, répudier ?

H I A-T S I N.

C'est rompre les nœuds qui l'attachent à vous, pour épouser une autre femme.

Mad. k o k o l i.

Lui ! épouser une autre femme ? mille millions d'alènes cassées ! qu'il ne s'en avise pas : je serions deux, voyez-vous. Comment ? parce qu'il a quitté là manique, il me jetterait-là, de côté, et ça pour en compter à quelque pinpante qui l'y paraîtrait mieux affiquée ? est-ce que je ne me suis pas mis à la mode du beau monde pour lui plaire et ne pas lui faire deshonneur ? il n'en fera, rien, monsieur, je vous en réponds : il me connait et sait de quel bois je me chauffe.

H I A-T S I N.

Daignez entendre la raison.

Mad. k o k o l i.

La raison ? eh ! je vous aime ben encore comme ça, vous ? est-ce qu'une femme entend raison sur cet article-là ? et demandez voir, pour voir, à toutes les femmes de la Chine : ah ! que non ! que je n'entends pas de c'te oreille-là. Il me faut mon homme : il est à moi ; je n'le cède à personne : c'est entendu ; chacun le sien, ça n'est pas trop, et où la chèvre est liée, il faut ben qu'elle y broute ; ce n'sont pas des badinages que ça. L'homme et la femme, voyez-vous, sont comme deux pabouches faites par le même ouvrier sur la même forme ; ça va comme de cire ; séparez-les, ça ne va plus, c'est trop grand, c'est trop petit, ça ne trouve plus sa pareille ; pourquoi ? c'est que c'est fait pour aller de compagnie : les deux font la paire.

H I A-T S I N.

Je sens combien votre situation est douloureuse ; mais enfin, tout ce que vous pourriez dire à cet égard, ne changera rien à la volonté de votre époux, et je vous conseille d'éviter un éclat inutile. La loi de Capra permet...

Mad. k o k o l i.

La loi ! la loi ! je parie bien que ce n'est pas une femme qu'à fait cette loi-là. Me v'là-t-il pas ben chanceuse ! moi, qui n'me sentais pas d'joie de voir mon homme un peu propre ; qu'étais si glorieuse de m'voir la femme d'un queuqu'zun comm' il faut ; qui m'étais fait habiller tout flamboyant neuf, à la mode avec du retourné, qu'on jurerait qu'y sort de la boutique du marchand, pour arriver à Capra, parée comme une pagode, un jour de cérémonie ; qui m'attendais à être fêtée, prônée, chantée, promenée, claquée ; madame Ko-

koli, par-ci, madame Kokoli par-là ; me v'là redevenu la pauvre Netko ; dans un pays étranger, sans état, sans parens, sans amis, et sur-tout sans mari, c'est là le plus guignonnant, et je vous l'demande, mon cher monsieur, qué que vous voulez que j'devienne.

HIA-TSIN.

Tranquillisez-vous, madame, j'entre dans vos peines, et je promets de vous en dédommager ; comptez sur mes bienfaits ; à votre âge vous pouvez aisément trouver un autre mari. Je me charge de la dot ; en attendant, prenez cette bourse.

Mad. KOKOLI.

Pas d'ça, monsieur, pas d'ça, gardez votre or, le cœur ne s'vend pas, ne s'achète pas, il s'donne. On peut m'enlever mon pauvre Kokoli, puisque vous dites que c'est la loi ; à la force il n'y a pas de résistance ; mais la loi ne peut pas m'ôter ça, vòyez-vous ; c'est plus fort qu'elle ; j'aime mon homme, je n'en aimerai jamais d'autre, et je ne me donnerai pas à un queuqu'zun qui ne me sera d'rien, pour ce qui est cas d'amitié. Il aurait beau être riche, n'y a pas d'richesses qui tiennent, et tout les biens du monde n'sont rien pour le bonheur ; mon mari est à moi, je n'le vends, ni n'le cède, ni n'le donne ; s'il n'veut plus de moi, eh ! bien !... je m'en passerai, je travaillerai, je pleurerai, mais je n'veux ni d'vot' argent, ni du sien ; c'targent-là m'porterait malheur. Au surplus, monsieur, vous dites qu'il revient ; je cours au-devant d'lui ; il m'verra, il m'entendra, il m'parlera, et nous verrons s'il persiste à m'renier pour sa femme.

SCENE VII.

HIA-TSIN, L'ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

Seigneur ! nos troupes victorieuses rentrent dans Capra. Idamé, Kokoli, échappés à la fureur des Sauvages, vont paraître à vos yeux, et je m'empresse de vous en apporter la nouvelle.

HIA-TSIN.

Les Bonzes vont se rendre au temple, d'après mes ordres, vous ferez amener ici Ili-kan et Zamti.

L'ENVOYÉ.

Vous serez obéis.

HIA-TSIN.

La situation de cette femme me touche ; mais j'ai donné ma parole, et le dévouement d'Idamé ne fera qu'ajouter au desir que Kokoli a témoigné de devenir mon gendre. (*Musique annonçant le retour de Koko'i.*) Déjà les troupes s'avancent vers la place. Je vais jouir du plasir d'embrasser une fille chérie, que les suites de la perfidie de Zamti pouvaient enlever à mon amour.

SCENE VIII.

Le théâtre change et représente un jardin chinois. Marche triomphante de Kokoli.

HIA-TSIN, KOKOLI, IDAMÉ, Troupes.

KOKOLI.

Je dis que nous l'avons échappé belle, beau-père. Dans quel vilain pays qu'vous m'avez envoyé ? il y fait chaud, j'vous en réponds.

HIA-TSIN.

Vous avez été exposé...

KOKOLI.

Comment ! exposé ? sans cette belle enfant, j'étais rôti comme un aloyeau. Ces gaillards-là se font un jeu de mettre à la broche un docteur de la loi ; avec leurs chansons... *Bonjour à la mort...* j'en ai encore la fièvre.

IDAMÉ.

Heureusement, vous en avez été quitte pour la peur.

KOKOLI.

Elle était fière c'te peur-là. Savez-vous que l'feu me gagnait grand train ; sentez plutôt si je n'sens pas le cuir roussi.

HIA-TSIN.

Oublions ce fâcheux évènement, et ne nous occupons que de célébrer notre triomphe et votre heureux retour.

(*Fête chinoise.*)

SCENE X.

KOKOLI, HIA-TSIN, IDAMÉ, L'ENVOYÉ, Troupes, Femmes, ZAMTI, ILIKAN, *enchaînés.*

HIA-TSIN.

Sage Kokoli...

KOKOLI.

Qu'est ce qu'il y a, beau-père ?

HIA-TSIN.

Les coupables sont sous vos yeux ; c'est à vous à prononcer sur leur sort.

KOKOLI, *à Zamti.*

Comment ? c'est vous, not' ami, qui m'êtes si sincèrement attaché, qui êtes cause que j'ai failli être mis à la broche ? Ecoutez, écoutez ce que prononce le docteur de la loi : le ver est fait pour ramper dans la terre, la salamandre pour vivre dans le feu, l'épervier pour voler dans l'air, et le canard pour barbotter dans l'eau ; chaque espèce a son élément ; un courtisan est fait pour tromper, pour mentir, pour faire du mal, enfin ; c'est son élément à lui, ce n'est pas sa faute : c'est plus fort que lui, il est fait comme ça ; il faut le plaindre et le renvoyer ; je vous pardonne, mais vas-t-en. A l'autre ! ah, diable ! c'est le tu autem, ça ; je ferais bien un coup de ma tête ; mais, et ça donc. Ecoutez, jeune homme, c'te jolie enfant m'a ensorcelé et vous aussi, je le sais ; elle a pour moi de l'amitié, et pour vous de l'amour : mais quand on veut mériter c't'amour-là, c'est par de bonnes actions, et vous en avez fait qui ne sont pas trop *secundum.* Ça vous dégrise, ça, notre ami, il ne tiendrait qu'à moi d'en faire une mauvaise, aussi ; mais j'abuserais de la bonté d'un galant homme, de l'obéissance de sa fille et de la circonstance, et je ne le ferai pas. J'oublie tout, je vous pardonne, et je vous marie.

IDAMÉ.

Vous êtes trop généreux : mais j'ai fait serment...

KOKOLI.

Pouh ! serment d'amoureux, c'est comme celui d'un joueur ou d'un ivrogne ; faut que ça soit comme ça, je vous le dis ; n'est-il pas assez puni, ce pauvre jeune homme ? c'est la jalousie qui lui a fait faire ça preuve d'amour ; et encore a-t-il fallu qu'il y fût poussé par un vieux routier qui en sait plus long que lui. Voulez-vous que je vous dise ? je suis plus fautif que votre amant, si je n'avais pas donné tête baissée, comme un imbécile, dans c'te fantaisie d'épousailles, qui n'me va point, puisque je suis marié ; tout ça ne serait pas arrivé. Brave homme, unissez ces deux enfans-là : ils seront les appuis de votre vieillesse, et tout le monde sera heureux, parce que tout le monde aura fait son devoir.

ILIKAN.

Chère Idamé...

IDAMÉ.

Mon père, qu'ordonnez-vous ?

HIA-TSIN.

Que vous soyez unis : tombez aux genoux de votre bienfaiteur.

KOKOLI.

Dans mes bras, mes amis. Aimez-vous toujours et n'oubliez jamais Kokoli. Ah ! si vous saviez de quel poids je me sens débarrassé ; j'étais infidèle à la plus brave femme !....

HIA-TSIN.

Elle est ici.

KOKOLI.

Elle est ici ?

HIA-TSIN.

Je n'osais vous l'annoncer.

KOKOLI.

Et c'est ce qui m'accuse. Pardon, mes amis ; je vole retrouver ma femme.

HIA-TSIN.

La voici.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. KOKOLI.

Mad. KOKOLI.

Où est-il ? où est-il ?

KOKOLI.

Me voici ! me voici.

Mad. KOKOLI.

Mon homme! te v'là! me v'là! nous v'là ! je te retrouve enfin, j'ai couru, j'ai trotté, j'étais comme une ahurie. Mais, dis-moi donc, c'est-il bien du vrai, ce qui me disaient tretous, que tu veux me planter là? me répudier? m'abandonner ?...

KOKOLI.

Non ! non ! jamais.

Mad. KOKLI.

Oh ! tu me remet dans mon tranquille !

KOKOLI.

J'ai été un moment ébloui : la fumée de la grandeur m'étouffait, et c'te fumée-là est aussi dangereuse que celle de c'matin chez les Sauvages. Le cœur a dégagé la tête, et la fumée a disparu . . . c'est toujours lui qu'il faut consulter dans les momens de crise ; la récompense est là, et ça ne s'use jamais.

(*Cérémonie burlesque du mariage d'Ili-kan et d'Idamé, exécutée par les Bonzes. Pendant ce tems-là, on danse. Entrée des Bonzes. Ballet général.*

FIN.

PQ 2019 P65F6
Plancher-Valcour, Philippe Alexandre Louis Pierre
La folie chinoise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY